

Gilles Dupuis, le jazz à la baguette



Gilles Dupuis aime jouer et partager la musique, comme dans son club fribourgeois La Spirale et lors du festival JazzOnze+. (TRAVIS ALLY)

MUSIQUE Le festival JazzOnze+ s'ouvre mercredi à Lausanne. Son nouveau directeur s'appelle Gilles Dupuis. Il est un musicien qui n'aime rien tant que faire écouter d'autres musiciens

ARNAUD ROBERT

On voit sa longue silhouette rousse, sa barbe de vingt jours et sa tonsure de chevelu repenti à peu près partout où il y a de la musique. Gilles Dupuis organise chaque année plus de concerts que la plupart d'entre nous sommes capables d'en entendre. Une septantaine, rien que dans le club souterrain fribourgeois La Spirale, dont il assure la programmation depuis 2008. Quelques dizaines pour le festival de jazz de Lausanne, JazzOnze+, dont il reprend cette année la direction. Et quand il n'est pas assis au premier rang, il bat encore la mesure. Avec son orchestre, Professor Wouassa. Ou dans sa voiture, lors de longs trajets où il accompagne d'une main le bruissement de son autoradio. Il a 40 ans. Il respire musique. Dupuis fait partie de ces figures

discrètes qui font la culture en Suisse romande. Il n'aime pas trop parler de lui. Il préfère argumenter longuement sur le batteur américain dont la photographie recouvre cette année l'affiche de JazzOnze+: «Cela tombe assez bien qu'Eric Harland soit l'emblème du festival. Il incarne à mon sens le renouveau de la batterie jazz, l'assimilation de la tradition mais aussi l'influence des rythmes hip-hop.» Dupuis est ainsi fait que, même s'il connaît parfaitement l'histoire du genre et qu'il a beaucoup dansé adolescent sur l'album *Olé* de John Coltrane, il ne croit ni en l'orthodoxie ni en une notion restrictive du style. Il aime remixer ses inspirations, mâtiner son jazz de funk, de soul ou de rap.

Le choc de l'afrobeat

Dans la grande maison de Denens où il a grandi et que son grand-père ingénieur avait imaginé comme une réponse à Le Corbusier (béton giclé, toit plat, large baie vitrée et végétation qui a fini par manger la pierre), Gilles Dupuis écoutait le classique de son père psychologue et de sa

mère sexologue. Mais aussi deux disques de jazz romand: Diatonikachromatik et Rosetta. «Quand je suis parti en jazz grâce à mon premier professeur de batterie, Marc Erbetta, mon père m'a suivi.» Gilles aurait pu se contenter alors de travailler son swing dans des orchestres instrumentaux; il se retrouve à battre le zouk dans un orchestre antillais et découvre dans la foulée l'afrobeat nigérian de Fela Anikulapo Kuti. «J'avais l'impression d'être à la maison. Une musique africaine qui conjugue les leçons du jazz et du funk.»

Avec Didier Awadi, le parrain du rap sénégalais, Gilles Dupuis tourne en Afrique et en Europe. «Cela a tout changé pour moi de jouer avec des Africains, une autre manière de penser la musique et le rythme. Je me suis même retrouvé une nuit à Pointe-Noire à faire danser des Congolais sur de la rumba!» Il ne s'en est pas remis. Son orchestre de onze membres, Professor Wouassa, rejoue le plus souvent possible les illuminations d'une musique noire qui prend autant au highlife

ghanéen qu'à l'orchestre spatio-naute de Sun Ra. Ce qui frappe le plus, chez lui, c'est qu'il ne semble pas faire de hiérarchie entre ses métiers de programmeur et de musicien. Il aime autant jouer que faire jouer.

Le plaisir de traquer les mélomanes

Au festival JazzOnze+ où il a repris la succession du mythique couple Wintsch, il invite les manitous du jazz (Gary Peacock, Dave Holland, David Sanborn, John Scofield) et les plus belles histoires suisses (Florian Favre Trio, Julian Sartorius), mais il semble prendre presque plus de plaisir à inventer la salle du bas, cet EspaceJazz où l'on ne s'assied pas et qui traque les dernières pistes mélomanes. Ainsi, jeudi, de Terrace Martin, 31 ans, saxophoniste alto, chanteur et claviériste; il était le directeur artistique du dernier album de Kendrick Lamar, il a accompagné Herbie Hancock, Stevie Wonder et Snoop Dogg. Il raconte à lui seul le jazz d'aujourd'hui. Enraciné mais libre. Comme Gilles Dupuis. ■

À VOIR

JazzOnze+, Casino de Montbenon Lausanne, du 2 au 6 novembre. www.jazzonzeplus.ch

Andrew Holland quitte la direction de Pro Helvetia

DÉMISSION Nommé il y a quatre ans, le jeune quinquagénaire ne dirige plus la fondation suisse pour le soutien et la diffusion de la culture. Aucun conflit ni désaccord à signaler. La lourdeur de la charge est seule en cause

MARIE-PIERRE GENECAND



ANDREW HOLLAND ANCIEN DIRECTEUR DE PRO HELVETIA

C'est une mauvaise nouvelle pour la culture. Le très passionné directeur de Pro Helvetia, Andrew Holland, 51 ans, quittera officiellement son poste fin avril 2017. A vrai dire, ce spécialiste de la danse contemporaine, qui annonce douze ans au sein de la fondation, dont quatre à la tête des opérations, est déjà en arrêt de travail. C'est que la charge est lourde et nécessite un engagement de tous les instants. Sabina Schwarzenbach, cheffe du secteur Communication, assurera la direction par intérim jusqu'à ce que le poste soit repourvu «au mieux au printemps prochain, sinon durant l'été», estime Charles Beer, président de la fondation.

«Nous n'avons absolument rien à reprocher à Andrew Holland, bien au contraire. Nous nous félicitons de ses nombreuses qualités, dont nous avons pu bénéficier toutes ces années, et aucun conflit, ni ouvert, ni larvé, n'est à l'origine de sa décision.» Charles Beer ne saurait être plus clair. Andrew Holland choisit de quitter son poste de directeur pour des raisons personnelles et son arrêt maladie laisse imaginer que l'épuisement n'y est pas étranger.

De nouvelles antennes en Russie et en Amérique latine

Durant ses quatre ans à la tête de Pro Helvetia, cet Anglais qui a

grandi en Suisse a «dirigé la fondation avec succès pendant la phase de réorientation qui a suivi l'entrée en vigueur de la loi fédérale sur l'encouragement de la culture», salue le Conseil de fondation. «Il a joué un rôle de premier plan dans la réalisation des nouvelles tâches, notamment dans la participation de la Suisse à des biennales internationales ou l'encouragement de la relève», poursuit le communiqué. Le soutien à l'innovation dans les domaines du design et des médias numériques, l'accent sur la diversité culturelle régionale et l'extension du réseau d'antennes en Russie et en Amérique latine figurent également parmi ses points forts.

Management, vision et sens de l'interaction

Le 30 novembre prochain, le Conseil de fondation se réunira pour déterminer les modalités de la succession. D'ores et déjà, Charles Beer définit les trois grandes qualités que devra avoir le ou la futur(e) leader de cet organisme de 69 postes à plein temps, dont 25 à l'étranger. «Un grand talent dans le management. Une vision pour la culture et une aisance manifeste dans la collaboration avec le Département de l'intérieur, l'Office fédéral de la culture, les Affaires étrangères et les multiples partenaires associatifs.» ■

Recel

L'ex-électricien de Picasso change sa version des faits

L'ex-électricien de Pablo Picasso a changé de version lundi à l'ouverture de son procès en appel en France pour expliquer comment il détenait 271 œuvres du peintre, affirmant cette fois qu'il s'agissait d'un don de sa veuve Jacqueline. Pierre Le Guennec et son épouse Danielle avaient été condamnés en 2015 à 2 ans de prison avec sursis pour recel: la justice ne les avait pas crus quand ils avaient affirmé avoir obtenu ces œuvres contenues dans un carton des époux Picasso en 1971 ou 1972, donc avant la mort du peintre en 1973. M. Le Guennec a indiqué

qu'il s'agissait «peut-être» de faire échapper ces sacs à l'inventaire de succession et a affirmé ne pas avoir dit la vérité plus tôt par «peur qu'on m'accuse ainsi que madame d'avoir volé ces sacs». Jean-Jacques Neuer, avocat de Claude Ruiz-Picasso – fils du peintre et seul représentant des parties civiles présent à l'audience – a dénoncé un «mensonge hallucinant», affirmant que cette affaire touchait aux «aspects les plus noirs et puissants du marché de l'art» et soutenant la thèse d'un «blanchiment international d'œuvres volées». AFP

PUBLICITÉ

www.osr.ch
022 807 00 00

09.11
2016

ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE

Victoria Hall
Genève – 20h00

Edward Gardner
DIRECTION

Vadim Gluzman
VIOLON

Chœur de chambre de la HEM de Genève

Hector Berlioz
Lera Auerbach
Piotr Il'yitch Tchaïkovski

Sponsor CREDIT SUISSE

Partenaire de diffusion RTS

Partenaire radio Espace 2

Avec le soutien de

LYRIQUE POIGNANT «DIDON ET ÉNÉE»

Difficile d'imaginer voix plus anglaises que celles réunies pour l'opéra *Didon et Énée* de Purcell, dimanche au Festival Bach de Lausanne. Le public avait le souffle suspendu dans l'ultime chœur qui clôt cette tragédie intimiste. Il fallait entendre les jeunes choristes de l'ensemble The English Concert, aux voix transparentes, magnifiquement soudées, d'une justesse admirable, à nu.

Ce concert coproduit avec l'Opéra de Lausanne marquait l'ouverture du 19e Festival Bach de Lausanne. Le chef claveciniste Harry Bicket et ses musiciens du English Concert ont mis du temps avant de trouver leurs marques dans l'acoustique relativement sèche de l'Opéra de Lausanne. A l'exception du baryton David Stout et de la mezzo-soprano Susan Bickley, tous les solistes étaient des jeunes chanteurs, d'un très bon niveau, appelés sans doute encore à s'épanouir dans les carrières qu'ils mènent.

Dès les premières notes, on est frappé par la sonorité des cordes, fines, transparentes, quoiqu'un peu ténues (et pas toujours très sûres du point de vue de l'intonation). Il manque du relief à cette première partie tissée autour d'extraits du *Fairy Queen* de Purcell. On se concentre alors sur les voix, celle du baryton David Stout, qui chante l'air «Hush, no more, be silent all» avec des pianissimos remarquables. Plus loin, la soprano Mary Bevan émeut dans la complainte «O let me weep». Sa comparse belge Sophie Juncker possède un timbre clair, aux éclats radieux. Mais l'on reste un peu sur notre faim.

Avec Didon et Énée, on monte d'un cran pour l'investissement des chanteurs et des musiciens. De nouveau, Mary Bevan séduit par la sensualité de son timbre en Belinda. Il suffit que Susan Bickley se lève et avance sur scène pour composer son personnage de magicienne. La qualité du chant, la diction remarquable

font qu'elle captive toute la salle. L'Énée de David Stout est tout aussi émouvant, suggérant l'abattement du héros troyen condamné à quitter les rives de Carthage pour fonder la ville de Rome dans le Latium. On devine ses tourments, ses remords; il va jusqu'à implorer Didon de le laisser revenir à elle. Mais celle-ci proclame: «Away, away!», décidée à subir son sort et à mourir pour l'homme qu'elle aime.

Susanna Hurrell (une soprano) campe une Didon à l'étoffe vocale certes moins impressionnante que d'autres. Mais la sincérité des accents, l'émotion très intériorisée dans son lamento «When I am laid in earth» sont splendides. Les parties de guitare ajoutées en guise d'interludes (non écrites dans la partition originale) apportent une once de mystère. Et l'on sent cette tension sourde qui sépare la reine outragée de l'homme qu'elle aurait voulu conquérir. Encore une fois, les voix chorales sont d'une transparence cristalline, et l'ultime chœur achève d'émouvoir le public. ■ JULIAN SYKES

CRITIQUE

PUBLICITÉ

ART EN VIEILLE-VILLE GENÈVE



Christophe Desvillèes/Galerie TACTILE

NOV. 2016 – JAN. 2017
VERNISSAGES 3 NOVEMBRE 2016

AVV.CH

association culturelle de référence

Avec le soutien de Julius Baer, sponsor principal
Vacheron Constantin, Ports Francs Genève, Bonhams